

manière toujours sûre.

Après avoir fait la part du tempérament de l'enfant, il faut espérer beaucoup de la nature, qui apporte ses réformes avec l'âge. Ne voyons-nous pas dans l'adolescence les goûts de l'enfance disparaître ? les sentiments de pudeur et de retenue amener avec eux le désir de plaisir, le besoin d'aimer et de se rendre utile ? Ne savons-nous pas combien ces modèles opèrent de métamorphoses chez les jeunes personnes ?

Ne nous alarmons donc pas en vain du peu de succès que nous obtenons sur quelques points, et remplissons notre tâche d'éducation avec un courage au-dessus de toute épreuve.

NATHALIE DE LAJOLLAIS.

Des leçons de choses.

On appelle *Leçons de choses* une série de questions sur un sujet quelconque. Ces leçons de choses auront l'avantage d'exercer à la fois les sens et les facultés intellectuelles des enfants. Elles éveilleront et satisferont la curiosité ; elles accoutumeront à la réflexion ; elles formeront le jugement ; en un mot, elles occuperont avec utilité des instants précieux, et que d'ordinaire l'on ne sait pas faire tourner au profit de l'instruction.

Voici un *Modèle de leçon de choses* :

Qu'est-ce que je tiens à la main ?

Une pomme.

Qu'est-ce qu'une pomme ?

C'est un fruit.

Comment ce fruit vient-il ?

Sur un arbre.

Comment appelle-t-on l'arbre sur lequel vient la pomme ?

Un pommier.

Quelle est la partie de l'arbre qui est dans la terre ?

La racine.

Quelle est la partie de l'arbre qui sort de la terre ?

Le tronc.

Qu'y a-t-il sur le tronc ?

Des branches.

Qu'y a-t-il sur les branches ?

Des feuilles.

Dans quelle saison poussent les feuilles ?

Au printemps.

De quelle couleur sont les feuilles ?

Elles sont vertes.

Sont-elles toujours vertes ?

Elles jaunissent pendant l'automne.

Que deviennent-elles alors ?

Elles finissent par tomber.

Comment appelez-vous ce qui recouvre le tronc de l'arbre ?

L'écorce.

Toutes les feuilles des arbres se ressemblent-elles ?

Non ; sur le même arbre il n'y a pas deux feuilles absolument semblables.

Je coupe cette pomme par le milieu, comment appelez-vous chacune des deux parties ?

La moitié.

Si je coupe chaque moitié en deux, combien aurai-je de parties ?

Quatre parties ou quartiers.

Que remarquez-vous au milieu de la pomme ?

Des pépins.

Quel goût trouvez-vous à la pomme ?

C'est sucré.

Saviez-vous ce que l'on peut faire avec le jus de la pomme ?

On peut faire une boisson.

Comment appelez-vous cette boisson ?

Du cidre.

Nous ne pousserons pas plus loin la série de ces questions, qui peuvent être multipliées à l'infini, puisqu'on peut passer successivement d'un sujet à un autre.

On trouvera des modèles de *Leçons de choses* dans le *Journal des salles d'asile*, intitulé : *l'Ami de l'Enfance* ; publié sous la direction de M. Eugène Rendu ; dans la brochure de M. de Lasteyrie, qui a pour titre : *Des Écoles des petits enfants des deux sexes de l'âge de 18 mois à 6 ans*, et surtout dans les *Modèles de Leçons pour les salles d'asile et les écoles élémentaires, ou Premiers Exercices pour le développement des facultés intellectuelles et morales* : (initié de Panglais), par M. Eugène Rendu.

Toutefois, ce serait une erreur de croire que l'exemple donné ci-dessus, ainsi que tous ceux qu'on pourrait présenter, doit être suivi à la lettre et répété servilement. C'est à la sagesse du maître à juger de la nature, du nombre, et du développement des questions qu'il convient d'adresser à l'enfant. — *Journal d'Education de Bordeaux*.

Exercices pour les Étudiants des Écoles.

SUJET DE COMPOSITION.

SCÈNE D'HIVER (1).

Le carrefour où la rue Bleury coupe la rue Dorchester, à l'angle du Collège Ste. Marie, présente, deux fois le jour, à l'œil et à l'oreille, un spectacle assez curieux. C'est le moment où les externes s'écoutent à longs flots par les rues voisines, où les pensionnaires roulent en criant sur leurs patins ou leurs traîneaux, où les grelots des innombrables *sleighs* qui se croisent en tous sens, mêlent leurs mille voix, saccadées à toutes ces petites voix argentines ; quelque fois une pelote de neige s'échange furtivement par-dessus la clôture ; le *policeman* et le gamin des rues, le collégien et le surveillant s'épient, s'attendent, se cherchent, s'évitent. C'est comme partout : au plus fin.

Vendredi dernier, entre 4 et 5 heures de l'après-midi, tout ce bruit, tout ce mouvement, toute cette vie s'immobilisait, comme par échafaudage. De la rue Dorchester, d'où la cour de récréation apparaît comme un panorama qui se dresse, on voyait une rangée d'élèves allongés, comme des hitounelles sur une gouttière, les coudes appuyés sur la balustrade, et les yeux fixés sur un même point : qu'y avait-il ?

Sur un toit voisin contre lequel était appuyée une longue échelle, un beau chien se trouvait dans la plus grande perplexité du monde.

C'était un épagneul de haute taille, blanc et noir. Noir d'ébène à l'arrière train, corsage d'un blanc de cygne, une étoile de jais sur la poitrine, deux pattes noires terminées par deux extrémités d'un blanc tellement symétriques qu'on les eût prises pour une paire de gants. Avec cela, une tête fine, l'oreille moitié droite, moitié pendante, l'œil intelligent, mouvements à la fois paresseux et flottants, une queue panachée qui traînait jusqu'à ses moindres émotions.

De quelque manière qu'il fut monté sur cette espèce de théâtre, le bel animal était dans un terrible embarras pour en descendre. On le voyait, allant, venant, décrivant des courbes ; tantôt se dresser en haut du toit pour voir dans la rue ; tantôt descendre jusqu'à la gouttière pour voir dans la cour, s'allongeant, s'inclinant, suspendu comme sur un abîme ; puis jeter un petit cri de détresse, et recommencer ses évolutions.

Au bas de la maison, qui comptait deux grands étages, un jeune enfant, le maître, Panji probablement de l'intéressant animal, semblait partager toutes les perplexités de son fidèle compagnon. L'appeler, le siffler, le piper, monter tantôt jusqu'à la moitié, tantôt jusqu'au haut de l'échelle, pour l'inviter à y descendre, frapper à petits coups sur ses bras et sur sa cuisse, en accompagnant le geste de toutes les minauderies de la voix ; répondre à Panji sur tous les gémissements de l'infortune, l'attirer par le sentiment jusqu'au bord du toit, le provoquer, le tirer presque du geste pour l'engager à poser la patte sur l'échelon fatal ; puis, reculer progressivement pour déterminer le saut périlleux. Il n'est rien que n'essayât le pauvre enfant.

Le chien fut plus sage : on le voyait docile, aimant, intrépide, arriver ventre-à-terre, s'allonger, poser une patte, puis Panji ; s'approcher, se lever, s'incliner la tête à droite et à gauche, tremoussant de la queue, prêt à se lancer ; puis, guidé par l'instinct,

(1) Lu à l'Académie des élèves du Collège Ste. Marie.